

Résumer en 120 mots environ, dans la langue obligatoire choisie, le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera toléré, mais le nombre de mots utilisés devra être très précisément indiqué à la fin du résumé. Votre travail doit comporter un titre comptabilisé dans le nombre de mots.

Domage, la citrouille est vide

Halloween, fête d'origine celte, américanisée par les immigrants irlandais, se situait au moment où l'activité agricole s'éteignait, où la terre paraissait comme morte. Le monde des hommes pouvait entrer en communication avec celui des divinités et des esprits.

Elle comportait de nombreux rites d'apaisement et d'éloignement des esprits mauvais comme, par exemple, celui de mettre une bougie allumée dans une citrouille évidée et sculptée en forme de tête monstrueuse.

Au VIII^e siècle, le pape Grégoire IV décida de placer la Fête des morts au lendemain de la Toussaint, soulignant ainsi la proximité des défunts avec les vivants.

L'Église, comme elle le fit depuis l'origine pour la plupart des fêtes païennes, christianisait ce moment de relation avec « ceux de l'autre monde ».

Disons d'abord qu'une fête proposée en cette période de l'année où il se passe peu de choses, hormis le commerce des chrysanthèmes, c'est plutôt bon à prendre. Les spécialistes du marketing, les faiseurs d'images faussement terrifiantes, les vendeurs de citrouilles, dents de vampire, squelettes en plastique et bonbons divers ont planté le décor. Mais à y regarder de plus près, la citrouille paraît plutôt vide. Et c'est dommage !

Une société a besoin de ne pas isoler la mort du reste de la vie. Halloween pourrait nous le redire. A force de rejeter la mort aux marges de l'existence, nous faisons semblant de l'ignorer. Elle n'en devient que plus obsédante, voire effrayante, déclenchant alors des réactions de peur ou de fuite aux conséquences déshumanisantes.

Tous nous avons besoin d'extérioriser nos peurs pour les exorciser dans des manifestations collectives, où crainte, humour et confiance, se mêleraient ! Halloween pourrait nous en offrir l'occasion autrement que par une panoplie plus proche des farces et attrapes que d'une expression profonde d'une partie de notre être.

Évoquer le monde des disparus semble bien nécessaire pour nous replacer chacun dans l'immensité du cosmos. Quelles que soient nos croyances, nous appartenons à une famille constituée de ceux qui nous ont précédés, de nos contemporains comme des êtres à venir. Halloween pourrait donner cette dimension passée et future aux phénomènes actuels de globalisation, à condition de ne pas virtualiser cet au-delà en le réduisant à des sorcières ou autres monstres.

Que les catholiques ne crient pas aux voleurs en voyant Halloween supplanter la célébration de la Toussaint et du jour des morts. Nous suggérons qu'avec toute la société, ils remplissent l'événement, lui donnent sens, et se décrispent un peu face à un humour pas toujours « très catholique ». L'imagerie et la statuaire chrétiennes sont riches en danses macabres, visions infernales, tortures sataniques et horreurs diverses.

Ainsi s'exprimèrent à certaines époques le rapport à la mort, le jugement qui sera porté sur nos actes, et souvent le désir d'enfermer la population dans des peurs stérilisantes. Aujourd'hui, le langage chrétien est appelé à l'invention.

Halloween invite les catholiques à revivifier leurs propres célébrations. D'abord la Toussaint (le 1^{er} novembre), en invitant à partager par la joie, les chants, la beauté des prières et des célébrations, la force de se savoir chacun appelé à rejoindre tous les amis de Dieu, vivants et morts, dans le bonheur d'un amour partagé et non dans la peur du jugement.

Que la fête des défunts (le 2 novembre) ne se limite pas à une visite fleurie des cimetières. Qu'elle soit le temps de l'évocation de leur mémoire et de leur présence. En ces temps de quête identitaire, alors que tant de jeunes recherchent un enracinement, ce pèlerinage auprès des anciens peut devenir élément de construction tant personnelle que sociale.

Halloween révèle sans doute certains traits de la culture contemporaine. Sans exagérer l'importance de l'« événement », nous y voyons l'occasion de lui donner du contenu, d'en approfondir le message. Si les commerçants et les amuseurs ont mis en scène la citrouille, à nous de lui donner du sens. La fête n'en sera que plus... vivante.

Le Groupe Paroles, *Le Monde*, mardi 22 octobre 2002

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve

Traduire en français le texte ci-dessous.

ZURÜCK IN BERLIN - ODER DIE RUHE IM AUGE DES STURMS

Es ist immer wieder paradox, aus den lärmenden Metropolen Westeuropas – Paris, London oder Rom – nach Berlin zurückzukommen: Man sehnt sich nach dem Fieber des Wandels und lässt sich überraschen von der Ruhe dieser Stadt im Wartezustand. Wer das Berlin der Mauer und dann die Jahre der Wiedervereinigung miterlebt hat, verspürt immer wieder große Lust, bei jedem neuen Gang durch Berlin den Fortgang der Veränderungen, die neuen Treffpunkte, die neuen Diskussionen zu registrieren. Man sucht nach Antworten auf die große Frage, welche Art von Hauptstadt Berlin werden soll und ob es eines Tages jenes lebendige Zentrum sein wird, das Synergien aus allen vier Himmelsrichtungen des ebenfalls wiedervereinigten Europas ausschöpft.

Die Berliner Debatten machen mitunter ratlos: Die Finanzkrise, die der Stadt zu schaffen macht, lässt an ihrer Fähigkeit zweifeln, den erhofften Aufschwung zu nehmen. Die Pläne zum Wiederaufbau des alten Schlosses trüben jene Vision von einer konsequent modernistischen Stadt, auf welche uns das neue Kanzleramt, der Reichstag und der Potsdamer Platz sowie die künftige Holocaustgedenkstätte vorbereitet haben.

Zum Glück vermittelt das fröhliche Treiben in den Strassen des Viertels rund um die – ständig bewachte – große Synagoge, einen Eindruck von der Lebenslust der neuen Generationen von Berlinern, die oft von auswärts zugezogen sind, um sich den Duft des Abenteuers um die Nase wehen zu lassen. Wie man einst in der Zeit des Kalten Kriegs in den Westteil der Stadt kam, um Freiheit zu atmen, ist es auch heute noch ein wenig wie ein Traum, Berliner zu werden.

Ein manchmal trügerischer Traum! Es genügt, sich aus dem Zentrum zu entfernen, um zu erkennen, dass es noch andere, widerstreitende Realitäten gibt. Während über den Stadtrandgebieten Ostberlins noch der wirtschaftliche Ruin des einst kommunistischen Deutschlands hängt, hat der Westteil die frische Luft seiner stillen Vororte wieder gefunden, die an die Grüne Lunge des Grunewalds und an die idyllischen Berliner Seen grenzen. Bei Wahlen zeigt sich, dass noch immer ein unsichtbarer Trennungsstrich die Stadt teilt.

Und während wir darauf warten, dass Geschichte sich beschleunigt – vielleicht sobald die Erweiterung der Europäischen Union alle Grenzen weit geöffnet hat –, genießen wir noch einmal diese herrliche Unbekümmertheit, die es Berlin so lange erlaubt hat, im Auge des Sturms zu überleben.

Nach Deutschland, Nr. 3/2002.

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve

Traduire en français le texte ci-dessous.

Cabinet drop-out

A good teacher, but a dunce at top-level politics. Critics had plenty to say about Estelle Morris, the increasingly forlorn-looking education minister who resigned on October 23rd. Her own verdict on her performance was even harsher. It was, she said, «not quite good enough.»

It would have been much better had she remained as junior minister for schools, for which she was better suited. Hard-working, decent and experienced, she could criticise the prickly teaching profession more effectively than others.

But those same qualities, as she tacitly admitted in a touchingly honest resignation letter, did little to equip her to run a sprawling department. She seemed in thrall to the malevolently change-resistant educational establishment, gullibly accepting whatever advice it and her officials gave her. She displayed little intellectual confidence and readily retreated into a miserable education-speak jargon. That the teaching unions should express great sorrow at her departure is the kind of double-edged compliment that a supposedly reforming minister might prefer not to receive. The customers – pupils and parents – are much less sorry.

There were blunders galore. Most recently, she misled Parliament about an earlier promise to meet new standards of literacy and numeracy by 2002. Ms Morris first claimed she had said no such thing. Then, confronted with the evidence, she admitted that she had.

The real problems with the government's education policy are not just about leadership or money, but the ideas behind it. For all Ms Morris's integrity and her niceness, she added to the powerful impression that the government doesn't really know what it's doing. Teachers are groaning under piles of silly paperwork. The dumbing-down of A-levels in pursuit of better-looking results is a scandal. There are far too many tests. The main new skill pupils are acquiring under Labour is how to pass exams, rather than how to think. Higher education is bursting at the seams thanks to the government's ill thought out notion that half the country's young people should go to «university» (and never mind what they find there).

The Economist October 26th 2002

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve

Traduire en français le texte ci-dessous.

ألم الشعور بالجهل

يتصدى ميلان كونديرا في روايته <<الجهل>> لموضوع الحنين الى الماضي عند اولئك الذين يغوصون في الكهولة او الحنين الى الوطن لدى المهاجرين والمنفيين. وفي تعليقه كلمة <<نوستالجيا>> للمشتركة بين اللغات اللاتينية المختلفة يلاحظ كونديرا ان هذه اللغات المجتمعة تعطي للكلمة معنى الرغبة غير المشبعة في العودة الى الوطن. غير ان بعض اللهجات الاسبانية المحلية تضيف الى هذا التفسير معنى الجهل، بحيث يصبح الألم الناجم عن فقدان الوطن هو ألم الشعور بالجهل، يحتفظ الذين يغادرون مساقط رؤوسهم في البداية بكنز وافر من الذكريات ويعملون قدر استطاعتهم على حمل اوطانهم معهم لا عبر الذكريات فحسب بل عبر تجاورهم في احياء وتجمعات سكنية تساعدهم على مقاومة النسيان والتواصل مع الجذور التي غادروها.

الحياة بالنسبة للمقيمين في اوطانهم بالمقابل لا تعني شيئا يذكر اذا لم تدر في كنف المكان الاصلي الذي هو المعيار الوحيد للسعادة او الشقاء، للجد او التهلكة وللمعرفة او الجهل. فحين عادت <<إرنا>> بطلة الرواية الى وطنها تشيكيا بعد عشرين سنة من الإقامة في باريس لم تجد ما تتبادله مع صديقاتها السابقات سوى كلمات التهنة بالعودة ليدور الحديث بعد ذلك حول شؤونهن العقلية او الفردية. لم تكن اي واحدة منهن معنية بسؤال العائدة من المنفى عن حياتها في الخارج لأن هذه الحياة من وجهتهن ليست سوى فاصلة تافهة بين زمن ما قبل الرحيل وزمن ما بعد العودة. الأمر نفسه حدث لعوليس حين عاد الى ايتاكا. فرغم المشقات الهائلة التي بذلها للعودة الى مسقط رأسه لم يجد من يطلب اليه ان يتحدث عن معاناته

المعاناة هي الثمن الطبيعي الذي كان عليه، ان يدفعه لاستعادة الحياة التي فقدها. على ان ما حدث لإرنا وعوليس هو ما حدث ويحدث لنا نفسه، نحن الذين اتخرطنا في حيواتنا المدنية البديلة، حين نعود الى القرى التي غادرناها في صباتنا المبكر. فالأهل والاصدقاء القلائل الذين يحتفون بنا هناك لا يحتفون بالواقع إلا بالجزء الذي يعيد وصلنا بالجذور الأم وبمعنى وجودنا الاصلي. ورغم غيابنا الطويل لا يتبادلون معنا سوى كلمات قليلة عن الصحة والعمل ثم ينصرفون عنا الى ما يعيهم من شؤون الطبيعة والزرع والخبز والمطر.

السفير

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve

Traduire en français le texte ci-dessous.

Natalidad y patriotismo

Tras muchos esfuerzos, yo creía haber entendido la política española en lo tocante a la natalidad. El razonamiento es sencillo: la natalidad no tiene nada que ver con la riqueza del país, ni con las pensiones, ni con la inmigración, ni con la incorporación de las mujeres al mercado laboral. Tener hijos es algo social y económicamente irrelevante, algo que sólo atañe al individuo. Y del mismo modo que si nos da por pasar las vacaciones en un hotel de cinco estrellas o de comprarnos un descapotable, no se nos ocurrirá pedir al Gobierno que nos subvencione la habitación o la plaza de parking, ser padres tampoco nos da el menor derecho a subsidios, permisos de paternidad, guarderías públicas o incentivos. En cuanto a los otros Estados de la Unión Europea, todos los cuales sin excepción superan a España en ayudas a la natalidad, será que no saben qué hacer con el dinero.

Como consumidora que soy de esa forma de lujo (tengo dos hijos), me gustaría, por cierto, hacer algunas sugerencias a los empresarios del sector. Para empezar, creo que el departamento de posventa es manifiestamente mejorable. En vez de ser nosotros (léase nosotras) quienes nos ocupamos de mantenimiento y averías, ¿no podrían ofrecernos un servicio a domicilio? Vendrían a buscar a los niños y nos los devolverían al cabo de unas horas (o días o semanas; no tenemos prisa...) tras haberles llevado al pediatra, al oculista, al dentista... y por qué no, a la clase de piano, a las fiestas de cumpleaños y a comprarles el disfraz de dragón para la función de fin de curso...

En todas estas cosas suelo pensar los domingos de siete a diez de la mañana. Pues esas horas las paso, como cualquier madre o padre de un hijo de dos años, en la cama intentando descansar mientras el adorable pequeñín rueda por la colcha, nos tira del pelo, nos golpea con el biberón, nos salta encima de la barriga como si fuera una cama elástica, estrella el despertador contra el suelo, rasga las páginas de todos los libros que encuentra en la mesilla de noche y nos rompe las gafas.

El domingo pasado, me estaba yo explicando a mí misma que tener hijos es como pasar las vacaciones en un hotel de cinco estrellas; pero no sé, como que no me cuadraba. Entonces, de pronto, recordé el reciente discurso del Presidente sobre el patriotismo, sentimiento místico y épico que exige dar sin pedir nada a cambio. Fue una revelación. Comprendí que mi visión anterior, sin ser falsa, era incompleta: además o en vez de ser un lujo, los hijos son un sacrificio patriótico. Parece que una y otra interpretación sean incompatibles, pero qué va: tienen en común lo más importante, que es no darnos ni el más remoto derecho a que el Estado nos eche una mano. "¡Todo por la patria!", exclamé. Mi hijo lo rubricó dándome un biberonazo del que todavía llevo el morado.

Laura Fraixas, La Vanguardia

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve

Traduire en français le texte ci-dessous.

Sotto il segno del Duce

Arte e propaganda sotto Mussolini : in uno che sotto Mussolini c'è stato, come me, la visita alla mostra londinese galleria Estorick, suscita varie emozioni. E tanti ricordi. Ecco qui per esempio, nella prima sala, la battaglia del grano, in due manifesti di Cappiello e Andreoni, pieni di fantasia ; e tornano alla mente le immagini di quell'Italia contadina, quando ci si ostinava a coltivare (con gli aratri di legno) ogni metro di terra, in pianura e in montagna, in terre fertili e in terre aride ; leggevamo nel libro delle elementari che il pane è sacro, che il pane è sudore della fronte e profumo della mensa, parola di Mussolini, guai a sprecarlo. D'estate si andava in campagna, c'era odore di stalla, riecheggiavano nelle valli le voci lontane dei contadini che incitavano i buoi, come ai tempi di Omero. Battaglia del grano, e battaglia vinta, si direbbe almeno quella...

Un'Italia contadina, che mandava i rurali in Libia, trentamila persone in un colpo, villaggi nuovi di zecca, casette bianche in mezzo al deserto, coloni ... simili agli antichi romani... Poi c'era l'Italia industriale, gli operai accanto ai rurali, le fucine che forgiavano acciaio, gli aeroplani che trasvolavano oceani, e le littorine, quelle meravigliose littorine, eccone una che sfreccia fra i campi del Sulcis, sotto gli occhi attoniti e compiaciuti di giovani contadini, fiorenti, di bell'aspetto. E l'economia ? Come andava l'economia mussoliniana, nell'insieme ? Le immagini esposte a Londra, tutte provenienti da una preziosa collezione conservata a Genova, la collezione Wolfson, rispondono anche a questa domanda, con un manifesto in due tempi. Primo tempo : la moneta da una lira rotola giù da un pendio. E' la rovina. Secondo tempo ; la moneta risale, sospinta da un fascio littorio fornito di gambe. E' la salvezza...

Altri potrebbe intrattenervi essendo conoscitore d'arte, sui pregi artistici degli oggetti esposti, sui manifesti e sui quadri, magari sulle sedie disegnate da Gio Ponti e da Piacentini. Da parte mia posso solo dirvi che sono rimasto sorpreso, per il livello delle cose esposte, per il buon gusto. «Non sapevo che eravamo così bravi», ho detto all'inglese accanto a me, proprietario di una galleria d'arte. («Ma lo siete sempre stati !», ha subito ribattuto, cavalleresco). Il tema dominante, il culto della personalità, era svolto con stile. E' vero che la faccia di Mussolini ... si prestava... Poi c'erano le figure dei nuovi italiani, era fascista ; magari fossimo stati così davvero, gente seria, gente maschia. C'erano i balilla, e fui balilla anch'io, ma quelli effigiati da Verossi (1937) erano meglio, sembravano capaci di conquistare il mondo. Insomma : ci si ricorda, percorrendo le sale, che sotto Mussolini, c'era un'arte di regime, ma l'arte di regime, da noi, era altra cosa rispetto alla Germania, senza quella carica di violenza del nazismo, che voleva distruggere «l'arte degenerata» ; era altra cosa rispetto all'Unione Sovietica, con quel suo realismo socialista, così piatto, così pedestre. Forse è vero : bravi lo siamo sempre stati, lo eravamo anche allora...

Certamente il regime era pervasivo... Si faceva propaganda di continuo, da mane a sera, con pervicacia e, ricordo, con abilità ; non si conoscevano le tecniche del marketing, come adesso, ma si intuivano benissimo, senza bisogno di sondaggi.

Piero OTTONE, *La Repubblica*, 29 ottobre 2002.

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve

Traduire en français le texte ci-dessous.

O país do “tudo bem”

— Como vai você?

Considerada em seu sentido literal, esta que é a mais banal das perguntas, não mais do que uma convencional fórmula de cortesia, contém uma pesada carga inquisitorial, só possível de ser satisfeita com auto-exame profundo. Como estou eu? Estarei bem de saúde? E aquela pontada que senti no couro cabeludo ao acordar? Estarei bem no trabalho? Mesmo com aquela última observação do chefe? Estarei bem com a mulher, os filhos, os pais, irmãos, amigos? Comigo mesmo? Em paz com a vida, resignado com a inevitabilidade da morte, satisfeito na ânsia de justiça e de liberdade, pacificado com relação aos projetos não realizados e aos desejos não satisfeitos, vacinado contra os agulhões da inveja e do ciúme?

A pergunta, interpretada dessa forma, é irrecusável. Para respondê-la com precisão, seria necessário ter sempre em mente, ou trazer no bolso, rabiscado no papel, o rol de itens que cumpre repassar – saúde, vida profissional, relações pessoais, vida sexual e afetiva, grau de satisfação nas posições políticas e convicções filosóficas, equilíbrio psíquico, qualidade do desempenho das funções fisiológicas, entre muitos outros – e, como diante do rol de compras no supermercado, conferir um a um. Naturalmente, requer tempo. A maioria suscitará dúvidas, hesitações, ambigüidades. As respostas serão necessariamente nuançadas, às vezes longas, requerendo esmiuçadas explicações. (...)

No máximo, quando a situação da pessoa é incontornavelmente má, seja por um sofrimento físico, às vezes até evidente na aparência, seja por um sofrimento moral, como a morte de um próximo, se dirá: “Vou indo”. Ou, então: “Mais ou menos”. (...)

No Brasil já se foi além do “como vai?”. Estamos na era do “tudo bem”. Já não se pergunta como vai, e sim, numa antecipação da resposta positiva: “Tudo bem?”. Estreita-se a opção do interlocutor. Não se deixa a questão em aberto. Joga-se desde logo diante dele, insidiosa e irrecusável, ainda que na forma interrogativa, a alternativa correta, que não pode ser outra senão a da felicidade, do prazer e do bem-estar. Ninguém ousará cumprimentar explicitando a alternativa oposta: “Tudo mal?”. Somos um povo abençoado. Claro que há o dólar e a crise econômica, a miséria e a violência. Mas, por aqui, nem se precisa perguntar como vai. Já avançamos o alegre, jovial e travesso “tudo bem?”, na certeza de que, da parte do interlocutor, não virá senão a confirmação.

Roberto Pompeu de Toledo
in *Veja*, 02/10/02 (adaptação)

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve

Traduire en français le texte ci-dessous.

КАК ИЗМЕНИЛСЯ ЗА ГОД СРЕДНИЙ КЛАСС

Анализируя стиль жизни среднего класса, эксперты создали список предметов "среднего уровня жизни" : автомобиль, компьютер, сотовый телефон, телевизор с большой диагональю (от 73 см.), видеокамера, кухня со встроенной техникой дисконтная карточка (такая, по которой можно получить скидки в тех или иных магазинах), кредитная карточка, посудомоечная машина.

Так вот, 36 % представителей среднего класса, владеют только парой вещей из списка. Как оказалось, предметы "первой необходимости" - это автомобиль и компьютер. Они распространены шире, чем даже мобильный телефон. В этой группе средний доход **245 долл.** в месяц на человека. Люди говорят, что могут выбрать любые продукты и любой ширпотреб*. Но более крупная покупка для них проблема. Как правило, такие семьи могут позволить себе только что-нибудь на 1,5-3 тыс. долл. в год.

35% "средних" русских имеют **270 долл.** в месяц на душу. Всего 25 "зелёных", а разница колоссальная. Семьи в этой группе уже имеют по три, а кое-кто и по четыре предмета из списка. Треть семей начинает делать сбережения.

Третья группа - примерно 22% семей - имеет пять - шесть знаковых предметов. Средний доход - **340 долл.** в месяц.

400 долл. на человека в месяц - ещё один барьер. Перешагнув его, человек понимает, что может позволить себе всё.

7% представителей среднего класса получают **450 долл.** в месяц на человека и имеют весь "джентльменский набор".

Вероника Субкова

"Арзументы и факты" - №10

*Ширпотреб : produit de large consommation